

Gregor a inventé tout ce qui va être utile aux siècles à venir. Il est hélas moins habile à veiller sur ses affaires, la science l'intéresse plus que le profit. Tirant parti de ce trait de caractère, d'autres vont tout lui voler. Pour le distraire et l'occuper, ne lui resteront que la compagnie des éclairs et le théâtre des oiseaux.

Fiction sans scrupules biographiques, ce roman utilise cependant la destinée de l'ingénieur Nikola Tesla (1856-1943) et les récits qui en ont été faits. Avec lui s'achève, après Ravel et Courir, une suite de trois vies.

ISBN 978-2-7073-2126-8



782707 321268

14,50 €

JEAN
ECHENOZ

DES
ÉCLAIRS



LES
ÉDITIONS
DE
MINUIT

JEAN ECHENOZ

DES ÉCLAIRS

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

poser dans les mœurs, il ne serait pas trop tôt qu'on s'en occupe. Comme s'il s'agissait de régler cette autre affaire personnelle, c'est Gregor qui va s'en charger, c'est à lui qu'il reviendra de le mettre au point.

De telles venues au monde risquant de vous rendre un peu nerveux, son caractère se dessine vite : ombrageux, méprisant, susceptible, cassant, Gregor se révèle précocement antipathique. Il se fait tôt remarquer par des caprices, des colères, des mutismes, des fugues et des initiatives intempestives, destructions, bris d'objets, sabotages et autres dégâts. Sans doute pour régler cette question du temps qui paraît lui tenir à cœur, il entreprend ainsi dès qu'il peut de démonter toutes les horloges, pendules et montres de la maison – certes pour tenter de les remonter ensuite mais observant alors non sans rage que, si la première étape de ces opérations marche toujours, le succès de la seconde est beaucoup plus rare.

Cependant il se montre aussi fort impressionnable, nerveux, fragile et notamment sensible aux sons de façon peu normale, troublé à l'excès par toute sorte de bruits, rumeurs ou vibrations, échos : même si ceux-ci sont extrêmement lointains, perceptibles par nul autre, ils peuvent le plonger dans d'inquiétantes fureurs. Il est aussi sujet à de sérieuses crises au cours desquelles, revoyant et revivant même sous un ciel serein l'éclair de sa naissance, il présente des accès d'éblouissement jusqu'à paraître aveugle, provoquant l'affolement de sa famille et les hochements perplexes des docteurs aussitôt convoqués. Sur ce fond désordonné, sa croissance s'effectue sur un train anormalement rapide : très vite il devient très grand, plus vite encore plus grand que tout le monde.

Ce développement troublé se déroule quelque part en Europe du Sud-Est, loin de tout sauf de l'Adriatique, dans un village isolé, coincé entre deux chaînes de montagnes et sans recours possible à de proches médecins de l'âme, Gregor n'y recouvre parfois son calme qu'en demeurant des heures à regarder les oiseaux. Mais si ses turbulences de caractère laissent d'abord redouter qu'elles s'assemblent en folie regrettable, force est

à ses proches de constater que son intelligence se déploie à une allure encore plus vive que sa morphologie.

Ayant ainsi appris en cinq minutes une bonne demi-douzaine de langues, distraitement expédié son parcours scolaire en sautant une classe sur deux, et surtout réglé une fois pour toutes cette question des pendules – qu'il parvient bientôt à désosser puis rassembler en un instant, les yeux bandés, après quoi toutes délivrent à jamais une heure exacte à la nanoseconde près –, il se fait une première place dans la première école polytechnique venue, loin de son village et où il absorbe en un clin d'œil mathématiques, physique, mécanique, chimie, connaissances lui permettant d'entreprendre dès lors la conception d'objets originaux en tout genre, manifestant un singulier talent pour cet exercice. Sa mémoire est en effet aussi précise que la photographie récemment découverte et, surtout, Gregor manifeste le don de se représenter intérieurement les choses comme si elles existaient avant leur existence, les voir avec une telle précision tridimensionnelle que, dans le mouvement de son invention, jamais il n'a besoin de croquis, de schéma, de maquette ni d'expérience préalables. Ce qu'il imagine étant immédiatement considéré

comme vrai, le seul risque auquel il s'expose, et peut-être s'exposera toujours, est de confondre le réel avec ce qu'il projette.

Et comme il n'a pas de temps à perdre, les dispositifs qu'il envisage ne donnent pas dans l'accès-soire ni dans le trivial, ni dans le détail. Gregor ne sera jamais du genre à perfectionner une serrure, améliorer un ouvre-boîte ou bricoler un allumegaz. Quand les idées lui viennent, cela se manifeste tout de suite de haut, de très haut, dans l'immensité cosmique et l'intérêt universel.

L'une des premières est ainsi celle d'un tube installé au fond de l'Atlantique et qui devrait permettre, entre autres services, d'échanger rapidement du courrier entre l'Amérique et l'Europe. Gregor trace d'abord les plans détaillés d'un système de pompage, chargé d'envoyer de l'eau sous pression dans cette conduite afin de pousser les récipients sphériques contenant la correspondance. Mais la question de la résistance due au frottement de l'eau dans le tube, trop forte, lui fait abandonner ce projet au profit d'un autre non moins ambitieux.

Il s'agirait alors de construire un gigantesque anneau encerclant notre planète au-dessus de l'équateur et tournant librement à la même vitesse

qu'elle. La force de réaction permettant ensuite d'immobiliser cet anneau, nous pourrions tous monter dedans et tourner autour de la Terre à mille six cents kilomètres par heure en admirant ses paysages, ou plus exactement c'est elle qui avancerait au-dessous de nous : confortablement installés dans des fauteuils – dont Gregor prévoit distraitemment, quoique avec précision, le design et l'ergonomie –, nous en ferions ainsi le tour dans la journée.

On le voit, ce ne sont pas des projets étriqués car il ne convient à Gregor que d'affronter de vastes dimensions. Très tôt, parmi celles-ci, lui vient la certitude qu'il ferait bien par exemple un petit quelque chose avec la force marémotrice, les mouvements tectoniques ou le rayonnement solaire, des éléments comme ça – ou, pourquoi pas, histoire de commencer à se faire la main, avec les chutes du Niagara dont il a vu des gravures dans des livres et qui lui semblent assez à son échelle. Oui, le Niagara. Le Niagara, ce serait bien.

En attendant, ses diplômes chiffonnés dans ses poches, Gregor part travailler à l'ouest, dans quelques grandes cités d'Europe occidentale où ses capacités, lui a-t-on assuré, trouveront un humus plus fertile à leur essor. Il y exerce diverses tâches

d'ingénieur, d'expert, de conseiller sans qu'aucune ne le satisfasse puis, pour s'occuper entre les heures de bureau, il construit sa première machine sérieuse. Il s'agit d'un moteur à induction et à courant alternatif de type nouveau, qu'il présente avec son arrogance habituelle à ses collègues et devant lequel ceux-ci allongent d'abord longuement le nez. Puis, toute jalousie bue et devant bien admettre que cet appareil pourrait tout changer, les collègues prennent sur eux, surmontent leur agacement et lui suggèrent de ne pas s'arrêter là : peut-être conviendrait-il de partir plus à l'ouest encore où un nouvel humus, plus riche et bien mieux engraisé, devrait permettre à ses idées de s'épanouir à leur mesure. On peut supposer que ces conseils ne sont pas entièrement désintéressés et que les collègues voient ainsi le moyen de se débarrasser de Gregor car, non content d'être antipathique, il commence à devenir un peu encombrant.

C'est aussi qu'en effet, même passé le stade où la croissance s'essouffle, Gregor continue à grandir.

Âgé de vingt-huit ans, haut d'à présent deux mètres, Gregor prend donc un bateau pour les États-Unis d'Amérique. Il débarque sur un quai de New York muni de son passeport et de son chapeau melon, d'une mallette contenant peu d'effets, d'une autre contenant peu d'outils, de vingt dollars pliés dans une poche et, serrée dans une autre poche, d'une lettre de recommandation pour Thomas Edison.

Edison est un inventeur riche et puissant, patron de la société General Electric et devenu à ce point universellement célèbre que par exemple, de son vivant, il a déjà accédé au statut de personnage central dans un roman de Villiers de L'Isle-Adam publié en feuilleton ces temps-ci à Paris dans la revue *La Vie moderne*. Auteur de

mille quatre-vingt-treize inventions – sans hésiter à s'attribuer nombre d'entre elles réalisées par d'autres –, il revendique notamment celles du téléphone, du cinéma et de l'enregistrement sonore, sans parler de l'électricité qui va nous occuper pas mal ici.

Ayant d'abord conçu, après maintes autres choses, l'ampoule à incandescence, Thomas Edison a mis au point un système de distribution pour alimenter ces ampoules avant d'inaugurer, deux ans plus tard, la première centrale électrique au monde. Celle-ci, à l'arrivée de Gregor, fournit déjà du courant continu de 110 volts à cinquante-neuf clients résidant à Manhattan, dans l'immédiate périphérie du laboratoire d'Edison. Mais ce ne doit être, aux yeux de celui-ci, qu'un début : il vient de développer le système en créant un réseau desservant diverses usines et manufactures, ainsi que des théâtres disséminés dans New York. Tout cela ne demande qu'à s'agrandir encore mais exige des mises de fonds et des investissements. Or les financiers n'ont pas l'air de distinguer encore très bien tous les avantages de cette électricité – sauf le plus riche d'entre eux, un nommé John Pierpont Morgan. Redoutable, redouté pour sa puissance et son sale caractère, John Pierpont

Morgan l'est aussi pour sa clairvoyance : préférant ne rien dire et attendant son heure, il a tout de suite compris que, depuis l'invention de la vis par Archimède, on n'a rien trouvé de mieux que cette énergie dans toute l'histoire des sciences.

Gregor, quoique très beau malgré son gigantisme, élancé, distingué, d'apparence assurée, son long visage barré d'une élégante moustache, Gregor est assez intimidé en arrivant chez Edison même si celui-ci ne paie pas de mine – et justement peut-être à cause de ça. Thomas Edison est un homme vilain, voûté, gauche et désagréable qui marche en traînant les pieds, le regard fuyant, toujours fagoté dans des blouses en coton beigeasses ou marronnasses confectionnées par son épouse et qu'il boutonne jusqu'au menton. Accessoirement il est sourd depuis l'âge de treize ans par suite d'une scarlatine retorse, handicap qui ne l'a pas gêné pour imaginer et construire, il y a sept ans, le premier phonographe.

De plus, quand Gregor se présente chez lui, Edison est d'une humeur de chien : depuis quelques jours, les incidents se multiplient dans ses installations fondées sur le courant continu, au siège de diverses entreprises ou chez des particuliers. Après que tous ses ingénieurs sont partis

réparer en urgence celle des Vanderbilt, sur la Cinquième avenue, une compagnie de navigation vient à l'instant de lui signaler que les dynamos du paquebot *Oregon*, fournies par sa société, sont elles aussi tombées en panne : le bâtiment contraint de rester à quai, la compagnie perd chaque jour des sommes exagérées et menace de se retourner contre Edison. Celui-ci, avare autant que déplaisant, n'a plus de personnel sous la main quand Gregor lui tend timidement sa lettre, qui fait état de ses qualités d'électricien. À tout hasard et sans espoir, sans même un regard sur le jeune homme, Edison ayant parcouru ce papier l'envoie faire le point de ce qui se passe à bord de l'*Oregon*.

Gregor a d'abord un peu de mal à retrouver la direction du port, puis le quai où se trouve amarré le paquebot, survolé de mouettes qui attirent son œil, s'étant toujours intéressé à ce qui vole parmi quoi plutôt, va savoir pourquoi, spécialement tout ce qui est pigeons, colombes, tourterelles et compagnie. Mais bon, les goélands non plus ne manquent pas d'intérêt. Après qu'il les a regardés planer et plonger un moment, un subrécargue bourru lui indique le chemin de la salle des machines où il s'enferme seul avec ses instruments. S'attaquant aux dynamos, il les répare dans la nuit. Rentré le

lendemain matin aux bureaux d'Edison, celui-ci l'engage sans un mot comme assistant, moyennant un salaire de groom.

Assistant, du point de vue d'Edison, signifie homme à tout faire, homme de peine plutôt que de confiance, et le rôle de Gregor va surtout consister à obéir aux injonctions les plus diverses. Tâches domestiques, voire ménagères, sans droit particulier à la parole, assurant cependant une permanence pour remédier aux incidents de plus en plus fréquents qui se manifestent dans les installations fournies par la General Electric. La persistance de ces pannes, dans l'esprit de Gregor, finit par insinuer puis faire croître un doute sur le principe même des équipements d'Edison, à savoir le courant continu.

Ce courant continu, tâchons de le comprendre. Il s'agit d'un courant – c'est-à-dire d'un déplacement de l'électricité, voyez-vous – dans lequel les

électrons ne circulent en permanence que dans un sens. Ses dynamos produisent une tension assez faible, ce qui requiert une importante intensité. D'où la nécessité d'utiliser de gros câbles en s'exposant ainsi à d'importantes pertes, la résistance des dits câbles transformant une partie du courant en chaleur. Or qui dit chaleur dit assez rapidement étincelle, embrasement, désastre, assureurs et pompiers, c'est contrariant. Le courant continu ne peut d'autre part être véhiculé à plus de trois kilomètres dans ces câbles, inaptes à supporter des tensions élevées indispensables aux transmissions lointaines. On est donc obligé, comme les voisins d'Edison, d'habiter tout près d'une centrale pour bénéficier de l'électricité. De plus et par conséquent, ce système souffre de sérieux dysfonctionnements : incendies réguliers, pannes chroniques et accidents fréquents : plaintes, procès, dédommagements. Quoi qu'en dise Thomas Edison, ça ne va pas.

Gregor, pendant ses études, avait bien repéré que ça n'allait pas en observant une machine du même type que lui avait présentée son professeur de physique. Comme elle produisait beaucoup trop d'étincelles, Gregor avait timidement proposé de remplacer le courant continu par un courant

alternatif, soit un courant changeant régulièrement et périodiquement de sens – est-ce que ça ne marcherait pas mieux ? L'enseignant avait haussé les épaules en faisant valoir qu'une telle idée relevait du mouvement perpétuel, par conséquent de l'impossible, et Gregor n'avait pas insisté.

Maintenant qu'il travaille à la General Electric, Gregor s'est ouvert une ou deux fois de cette hypothèse de courant alternatif mais, Edison rugissant à cette évocation comme à celle de l'Antéchrist, Gregor n'a toujours pas insisté. En attendant, bien qu'il ait su acquérir l'estime de son patron en résolvant de nombreux problèmes techniques, travaillant sept jours par semaine et dix-huit heures par jour, n'empêche qu'un doute est né dans l'esprit suspicieux d'Edison : qu'un élément si doué, si assidu, puisse évoquer une autre solution que le courant continu fait éclore puis se développer sa méfiance. Une fois que Gregor a décrit à Edison de quelle manière il pourrait peut-être améliorer le rendement de son générateur : Bon, lui dit le patron, allez-y. Cinquante mille dollars pour vous si vous y parvenez. Gregor s'y est mis, ce qui lui a pris six mois au bout desquels le générateur s'est retrouvé, en effet, en pleine forme : Gregor s'empresse d'aller en rendre compte à son employeur.

Bon, s'exclame Edison vautre dans son fauteuil, bien, très bien. C'est vrai, s'inquiète Gregor, vous êtes content. Ravi, déclare Edison, enchanté. Par conséquent, s'aventure Gregor sans pouvoir achever sa phrase. Par conséquent quoi, l'interrompt en effet Edison dont le visage se ferme. Ma foi, s'enhardit Gregor, il m'avait semblé comprendre que cinquante mille dollars. Enfin, Gregor, le coupe Edison en décroisant ses pieds posés sur son bureau, vous ne comprenez pas l'humour américain ou quoi ?

Cette fois, Gregor s'est levé, dirigé vers le portemanteau d'où il a décroché son chapeau melon, puis vers la porte qu'il a prise sans un mot ni la refermer derrière lui, puis vers la comptabilité pour y encaisser son solde, puis vers la rue en se demandant ce qu'il va faire après ce mauvais coup.

Eh bien c'est fort simple, il va tenter de développer seul sa petite idée de courant alternatif. Pendant les trois années passées chez Edison, il s'est assez tôt fait remarquer par sa promptitude efficace, par l'originalité de ses solutions et, en peu de temps, sa réputation d'ingénieur s'est établie au-delà du seul sein de la General Electric. Gregor se rend donc au siège d'un groupe de financiers auxquels il expose ses conceptions. État

du système, critique du système, moyens de l'améliorer, délai ferme et budget chiffré.

Eh bien les choses ont fort aimablement marché. Avec son don des langues précocement apparu et sa déjà bonne connaissance de l'anglais, ces premières années américaines ont permis à Gregor d'acquérir rapidement une maîtrise à peu près parfaite de l'idiome, à quoi s'ajoutent une éloquence naturelle, un talent de mettre en scène ses propos, une force de conviction qui ne cesseront de lui être bien utiles. S'étant réunis après son départ, les hommes d'affaires conviennent qu'il y a sans doute là quelque chose. Le faisant revenir le surlendemain, ils se déclarent assez intéressés pour lui proposer de fonder une société à son nom, la Gregor Electric Light Company, au cœur de laquelle il pourra développer ses recherches. Certes, la finançant, ils seront majoritaires au sein de celle-ci, vous savez bien ce que c'est, mais il convient que Gregor injecte également des fonds pour justifier le nom de l'entreprise et son nouveau statut. Gregor admet que c'est bien normal et se défait d'un seul coup de tout l'argent mis de côté pendant ces trois années de travail à la General Electric : tout, c'est-à-dire peu, mais c'est quand même tout. Et comme ce tout ne suffit pas, le voilà qui emprunte audacieusement.

Eh bien c'est ensuite allé fort vite aussi. Le temps d'inventer une lampe à arc immédiatement brevetée, mise en service et aussitôt bénéficiaire, le temps pour ses partenaires d'un bon petit retour sur investissement et la survenue d'honnêtes marges, Gregor se retrouve promptement licencié de sa propre entreprise que récupèrent ses associés, heureux de sabler ce nouveau champagne, et quant à lui parfaitement lessivé. C'est ainsi qu'on se retrouve à la rue, terrassier, manoeuvre, portefaix couvert de dettes dans l'industrie du bâtiment, pendant quatre ans.

engouement, ne sera aussi qu'un début : ayant su convaincre en haut lieu qu'on peut transporter l'électricité sur de longues distances, point définitivement faible d'Edison, Westinghouse est ainsi désigné pour en alimenter d'abord la ville de Buffalo. Une fois signé le contrat d'installation de toute son infrastructure à courant alternatif, on entreprend aussitôt de construire de toutes nouvelles centrales génératrices. Et la première de ces usines hydroélectriques, à quarante kilomètres de Buffalo, sera édifiée là où le voulait, rêvait, imaginait ou prévoyait Gregor dans son jeune temps : à même les chutes du Niagara.

À l'exposition de Chicago, Gregor tient encore la vedette en développant un nouveau numéro.

Moustache cirée taillée au millimètre, lèvres pincées en fil, cheveux noirs bleutés rayés au milieu et dégageant un front exagéré, roidement perché sur une haute estrade devant une gigantesque salle comble, il attend longuement que celle-ci observe un silence total en la fixant d'un regard sévère – bien qu'il s'agisse d'une pure pose, cependant qu'il s'occupe en fait à dénombrer précisément le public, au strapontin près.

Sa longue silhouette d'échassier en queue-de-pie noire, cravate blanche et souliers vernis – dont les épaisses semelles doublées de liège isolant lui font, avec son haut chapeau, dépasser largement le double mètre –, se découpe d'abord dans

l'ombre de la scène avant que des projecteurs, peu à peu, laissent découvrir autour de lui une profusion d'appareils à haute fréquence. Le clair-obscur d'une alcôve contient des panneaux illuminés de ses éternels tubes, spirales et autres lampes fluorescents dont les lueurs vont et viennent comme des souffles. Ça et là crépite, issu de rouages, un éclair. Sphériques ou ovoïdes, de petits objets en cuivre tournent tout seuls à grande vitesse sur des tables drapées de velours, inversant régulièrement leur sens de rotation.

Gregor fait encore longtemps durer le silence après que celui-ci s'est établi puis, sans un mot, commence de présenter une succession accélérée de prodiges électriques. Sous ses impulsions et à distance, comme par passes magnétiques, des étincelles grésillent bientôt de toutes parts, projetant de vifs éclats et, par intermittence, se propagent à travers l'air dans toutes les directions lancées par les longs bras de Gregor – prolongés de très longs doigts parmi lesquels deux pouces interminables – vers les lampes qui entreprennent de scintiller frénétiquement.

Ne comprenant pas plus que moi toutes ces choses scientifiques, le public ouvre déjà fort grand ses yeux, bouche bée devant un tel spectacle. Mais

quand Gregor se met, dans un fracas tonnant, à faire courir entre ses mains des courants qui dépassent deux cent mille volts, vibrant un million de fois par seconde et se manifestant par d'éblouissantes vagues phosphorescentes, quand lui-même se métamorphose en un long déluge de feu, toute la salle hurle jusqu'à la fin du phénomène. Après quoi, dans le silence progressivement rétabli, le corps immobile de Gregor et ses vêtements continuent un moment d'émettre des vibrations et des halos de lumière, faiblissant très lentement jusqu'à l'obscurité totale revenue, dans un silence de crypte que ne trouble même plus le souffle, coupé, du public. Puis, quand les éclairages se sont brutalement rallumés dans la salle, on se regarde en clignant des yeux, sans oser applaudir, avant de constater que Gregor et tous ses accessoires ont en un instant disparu de la scène devenue tel un écrin laqué, immaculé, vide – comme un miroir renvoyant au monde sa stupeur.

Celle-ci dissoute, le monde se lève en désordre et reflue vers la sortie, les hommes se recoiffant rêveusement de leur chapeau, les femmes ordonnant machinalement leurs rubans et dentelles du bout des ongles jusqu'à ce que tout le public ait disparu, avant que les factotums et les ouvreuses

commencent d'arpenter les travées, balayant le sol et lorgnant les objets oubliés, les épingles à cheveux chues, les éventails perdus, les prospectus jetés. Toute l'assistance partie, seule demeure Ethel Axelrod, assise au premier rang de fauteuils, paraissant absorbée dans ses pensées, simplement vêtue ce jour-là d'une jupe ronde et d'un corsage à manches froncées, le tout d'un rose passé jusqu'au petit col officier qui emprisonne son cou, et comme à son habitude sans aucun bracelet ni collier, ni broche, ni bague autre que son alliance. Elle ne se résout à se lever de son siège qu'après un bon moment, longtemps après que Gregor a disparu vers les coulisses, vers le sentiment accru de sa puissance, vers le premier lavabo venu pour s'y laver les mains.

Sortie de la salle, Ethel Axelrod ne se rend pas au Pavillon des femmes où se pressent ses amies de la bonne société new-yorkaise accourues à Chicago et où, de la première machine à laver la vaisselle à l'innovante fermeture Éclair, s'expose tout ce qui promet de leur simplifier la vie. Comme elle aperçoit, près de la roue Ferris, son mari flanqué du jeune Angus Napier, elle préfère ne pas les rejoindre non plus, se dirigeant vers les fontaines illuminées spécialement conçues pour

l'exposition. Tout à sa conversation avec son secrétaire, Norman Axelrod ne prête pas attention à la présence lointaine de son épouse que le jeune Napier, lui, a vue.

Arrêtons-nous quelques instants sur le jeune Angus Napier. C'est un garçon de petite taille à l'air apeuré quoique dangereux, sournois bien qu'une innocence parfois égarée dans son regard, naïve et butée comme celle d'un ange, fasse concurrence à cet aspect chafouin et donne l'impression d'un enfant assez fou, capable de torturer quelqu'un à mort tout en le serrant en larmes contre lui, lui vouant son amour et sa vie entre deux séances au fer rouge – plagiant ainsi, donc, par anticipation l'habitus de l'acteur Elisha Cook Junior qui va naître à San Francisco dans dix ans, comme Richard Widmark un 26 décembre, avant de venir grandir ici même, à Chicago, puis d'aller déployer à Hollywood ses talents de comédien de second plan.

Nourrissant, convenons-en, une passion sans espoir pour Ethel, Angus Napier est parvenu à se rendre indispensable auprès de Norman, s'acquittant au mieux de sa fonction de secrétaire afin de pouvoir rester le moins loin possible de la femme du patron – celle-ci, malgré sa douceur et ses idées avancées, ne le tenant que pour une

forme à peine améliorée de domestique. Mais, observant avec clairvoyance l'intérêt discrètement marqué d'Ethel à l'endroit de Gregor, une haine absolue à l'égard de celui-ci s'est installée dans l'âme du jeune Napier. La voyant s'éloigner vers les fontaines, il n'en dit rien.

Cependant, tout en s'essuyant les mains dans une serviette à usage unique qu'il vient d'extraire de sa mallette, Gregor énumère pour lui-même d'autres projets spectaculaires à base d'électricité.

Il faudra bien par exemple, vieux dessein, qu'il s'enveloppe un de ces jours dans un drap de feu froid qui, selon sa conception, suffirait à chauffer un homme nu au pôle Nord et dont il sortirait non seulement indemne mais amélioré : esprit rafraîchi, organes rénovés, peau régénérée. Sous un angle également médical il conviendra aussi de mettre au point, dans les hôpitaux, son idée d'anesthésie à fort voltage. Il sera également bon d'enterrer des câbles à haute tension sous les écoles afin de stimuler les mauvais élèves et, dans les théâtres, d'installer des salles d'habillage électri-

que pour mettre les acteurs en condition et mettre fin au phénomène du trac. Il faudra s'occuper de tout cela.

Mais ce ne sont que détails, peu de chose au regard de sa nouvelle conception, plus grandiose, consistant en l'installation d'une lumière nocturne terrestre. Il s'agit d'éclairer toute la planète en une seule illumination. À cet égard il suffit d'envoyer des flux de fréquence assez élevée dans la haute atmosphère où règne un vide partiel, et où les gaz sont de la même nature que ceux contenus dans certaines ampoules conçues par Gregor. Outre que l'on pourra ainsi éclairer les villes sans recourir aux lampadaires et réverbères classiques, coûteux autant qu'inélégants, on améliorera aussi grandement la sécurité de la circulation terrestre, maritime et aérienne.

Ordinairement il s'ouvre peu de ces projets, sauf à certains spécialistes internationaux qui le visitent. Mais quand ceux-ci lui demandent comment il va conduire ces flux à une telle altitude : c'est très facile, dit-il en haussant les épaules et sans s'avancer plus. C'est toujours le même problème avec lui, on ne sait jamais exactement si tout cela est possible ou ne relève que du rêve à moins que du bluff. Son grand principe étant de

ne pas révéler ses méthodes avant de les avoir testées en situation réelle, il arrive qu'on établisse mal s'il souhaite vraiment développer toutes ces choses ou s'il fait le malin. En attendant, faute d'argent, ces idées demeurent à l'état d'idées.

Pour le moment, s'étant coupé fort court les ongles puis, pour dissiper les particules amassées sous ceux-ci, lavé une deuxième fois les mains, Gregor lisse ses cheveux dans le miroir avant de filer à la gare attraper le rapide Chicago-New York. Il va repenser à tout cela dans le train, il sera rentré à son hôtel pour l'heure du dîner.